

# LA CONFÉRENCE DE MOSCOU...

## **1- Apparences et réalités.**

Avant même que les représentants des Quatre-Grands soient réunis, les observateurs compétents déclaraient qu'il faudrait perdre toute illusion quant aux résultats que pourrait donner la Conférence de Moscou, dans le sens de la conciliation internationale.

Il ne s'agit évidemment pas d'une réunion, où les parties intéressées viennent résoudre des problèmes d'intérêt général, mais d'une rencontre, où diplomates et experts nationaux, munis des bilans exacts de leurs forces propres et des forces adverses, tentent de faire admettre la reconnaissance de tel ou tel privilège, déjà acquis dans la pratique, ou tout simplement convoité.

Mais, comme de simples marchandages entre spécialistes militaires, économistes et financiers, laisseraient bien vite les populations qui ne reconnaîtraient point leurs «*représentants*» dans les délégués officiels, ni leurs «*aspirations*» dans les décisions prises, deux sortes de propagande interviennent: l'une «*générale*», à laquelle concourent tous les participants pour illusionner les foules sur le caractère «*pacifique*» des alliances, des conversations et des pactes; l'autre, «*particulière*» à chaque participant, pour mobiliser l'opinion nationale, diviser les opinions étrangères et trouver des alliés jusque chez l'adversaire, grâce au jeu des factions parlementaires ou bureaucratiques.

Une lutte impitoyable, où n'entrent en considération qu'un partage de matières premières, de «*capital humain*», de marchés et de positions stratégiques, est donc présentée aux yeux des foules comme un «*combat libérateur*», comme une marche vers le «*mieux-être*». Les Yankees parlent de *liberté*, les Britanniques de *socialisme*, les Russes de *lutte de classe*. Il faut bien utiliser les sentiments populaires, traditionnellement ou spontanément orientés vers la paix, le bonheur et la liberté!

Les propagandes hypocrites sont ainsi les hommages que les vices gouvernementaux rendent aux vertus ouvrières - ou à ce qu'il en resté! Car les arrière-pensées chauvines ne sont pas toujours étrangères à l'idéalisme des masses.

Notre tâche de révolutionnaires doit consister à démasquer les démagogies impérialistes et à rechercher une position rationnelle, réaliste, de défense des travailleurs.

## **2- Le Problème allemand. De quoi s'agit-il?**

Rien n'est plus cynique que le jeu des États relatif au problème allemand.

Les Russes, qui considèrent l'Allemagne comme une nation industrielle capable d'offrir un complément à leur industrie lourde, et qui espèrent se l'annexer, tablent sur les sentiments nationalistes des populations et exigent la centralisation du nouveau Reich. Ce qui ne les empêche pas d'«*orienter*» dès aujourd'hui vers le circuit soviétique l'économie de la zone occupée par l'Armée rouge. Les cadres militaires sont travaillés pour former l'ossature d'une nouvelle armée allemande dirigée contre l'Occident; les masses ouvrières sont caporalisées, pour fournir une base de masse à l'implantation du système étatique russe dans les régions occupées; les partis communistes étrangers sont manœuvrés pour briser la solidarité des autres puissances occupantes (1).

(1) Et si Thorez insiste spécialement sur l'internationalisation de la Ruhr (donc sur la participation de l'U.R.S.S. au contrôle) sans s'attarder à la défense du point de vue général russe sur la centralisation de l'Allemagne, c'est que les rôles ont été distribués. La campagne pour le charbon de la Ruhr, si facile à mener parmi un peuple français qui a froid et est privé d'idées claires, permet de lutter indirectement contre la Grande-Bretagne, préoccupée de faire vivre l'économie de sa zone allemande sur elle-même et d'éviter d'avoir à la soutenir financièrement.

De son côté, Londres gonfle et utilise Schumacher, violemment antistalinien, pour s'assurer l'amitié ou l'alliance d'une Allemagne nouvelle, nationalisée dans ses industries essentielles, pion avancé de l'influence britannique sur le continent, tremplin pour la reconquête des marches orientales.

Tout le monde parle de bien-être, de socialisme, de paix. En réalité chaque puissance ne songe qu'à la guerre prochaine, et s'y prépare.

Tous dénoncent le danger allemand, alors que tous cherchent à s'annexer le potentiel économique, la main-d'œuvre - et les forces militaires en puissance - que représente l'Allemagne occupée.

La France, vieille coquette qui joue aux jeunes premières, abandonne peu à peu ses positions de splendide isolée, pour se plier aux exigences de la division du monde en blocs antagonistes.

Elle se rapproche de Londres, se lie à lui économiquement, esquisse un pas vers le *Bloc occidental*. C'est un signe de l'affaiblissement de l'influence russe, affaiblissement constaté déjà en Turquie, en Grèce, en Moyen Orient.

L'U.R.S.S., en effet, subit une grave crise intérieure, conséquence des ravages de la guerre, de la fatigue de sa classe ouvrière, de l'indocilité de la paysannerie, de la disette en céréales, de la lutte d'influence entre les couches dominantes: armée, techniciens, parti, police.

### **3- Le problème de la troisième force et de son autonomie. Position du prolétariat.**

Dans cette mêlée d'impérialismes anciens et nouveaux, dans cette macédoine d'intérêts contradictoires, dans cette foire d'empoigne de propagandes bonimentieuses, entend-on la voix prolétariat, perçoit-on la parole lucide des partis révolutionnaires? Hélas! Non! La social-démocratie se lie progressivement au bloc anglo-saxon. Les partis communistes agissent comme des ambassades populaires de l'État russe. Les démocrates-chrétiens emberlificotés dans les formules vagues du Vatican luttant contre la décadence et les traditions sottement nationalistes - expriment l'aveuglement égoïste des bourgeoisies.

Et tous reprochent au prolétariat allemand sa «*lâcheté*», eux qui s'inclinèrent devant Hitler sans un geste de défense, sans velléité de lutte, ou encore admirèrent des années durant l'homme qui mettait de l'ordre dans le Reich.

Pas un occupant, qu'il soit Français, Anglais, Américain ou Russe, ne tolère les journaux, les livres et les brochures de propagande ouvrière et révolutionnaire dans le territoire allemand; tous utilisent à leurs fins les anciens cadres du parti nazi, tous tentent de canaliser les séquelles du nationalisme allemand pour asseoir leur influence. Ils acceptent des syndicats, mais des syndicats domestiqués; ils admettent des partis, mais des partis qui ne sont que l'expression intérieure de leur impérialisme.

Les représentants de l'Allemagne aux prochaines conférences ne seront que des hommes de paille des puissances occupantes, de même que les délégués des nations réunies à Moscou ne parleront qu'au nom d'intérêts privés ou de courants impérialistes.

Ni les sentiments du peuple allemand, ni les volontés des peuples prétendus «*vainqueurs*», ne pourront s'exprimer.

Et pourtant ces sentiments et ces volontés existent. Ils existent si bien que tous les impérialismes veulent les capter, les dompter, les utiliser. La preuve de la puissance populaire se trouve dans l'effort que tous les appareils d'État réalisent pour mentir au public.

Rendre, au peuple sa lucidité, lui ouvrir les yeux sur son rôle inconscient, lui donner conscience de l'excroquerie dont il est victime, c'est actuellement la seule politique internationale que les organisations révolutionnaires puissent mener.

La conférence de Moscou est une réunion de gangs impérialistes rivaux.

C'est une partie de pocker où les couteaux sont ouverts sous la table; une petite guerre diplomatique en attendant la grande, celle qui tuera, nous dit-on, vingt-cinq millions d'hommes le jour même de son déclenchement.

Or, en pleine guerre impérialiste 14-18, les minorités révolutionnaires tenaient des congrès en pays neutres, réaffirmaient l'internationalisme et la lutte de classe, préparaient la révolution mondiale.

Depuis 1939, nous n'avons vu surgir au sein du mouvement ouvrier aucune conférence internationale, à l'exception de celle tenue en février par les anarchistes. Ni les socialistes, ni les communistes n'osent tendre la main au prolétariat allemand exsangue, désorienté, abruti par quinze ans de régime totalitaire.

Nous ferons quelque chose; non pas de grandiloquentes résolutions, mais en entamant un travail de rapprochement pratique. Aux abords des camps de prisonniers, par le contact sur les lieux de travail, par l'envoi de littérature ouvrière en Allemagne, par une correspondance suivie avec les groupes qui, malgré de multiples censures, tentent de se reconstituer; enfin en désintoxiquant le prolétariat français du poison patriotique et de la haine nationaliste distillés par ses classes dominantes.

Nos moyens sont faibles, mais hors de là, il n'existe que des spéculations de haute voltige, donc du vent.

**Louis MERCIER-VEGA,**  
*Santiago PARANE.*

-----